

- LIVRE IV. LÉGITIMITÉ DE LA CONNAISSANCE.
 Chap. I. La connaissance immanente : existence du moi.
 Chap. II. La connaissance transcendante : existence de Dieu.
 Chap. III. Conclusion.

PARTIE SPÉCIALE

Organisation de la connaissance

- LIVRE I. LOGIQUE FORMELLE : FORMES ORGANIQUES DE LA PENSÉE.
 Chap. I. La notion.
 Chap. II. Le jugement.
 Chap. III. Le raisonnement.
- LIVRE II. LOGIQUE RÉELLE : BUT DE LA CONNAISSANCE.
 Chap. I. La vérité.
 Chap. II. La certitude.
 Chap. III. L'erreur et le doute.
- LIVRE III. ACHÈVEMENT DE LA CONNAISSANCE : THÉORIE DE LA SCIENCE.
 Chap. I. Formes des connaissances scientifiques.
 1. La définition.
 2. La division.
 3. La démonstration.
 Chap. II. Forme de la science : le Système.
 1. Unité.
 2. Variété.
 3. Harmonie.
 Chap. III. Instrument de la science : la Méthode.
 1. Analyse : l'observation et la généralisation.
 2. Synthèse : la déduction.
 3. Construction : l'application.
-

LOGIQUE

PARTIE GÉNÉRALE

THÉORIE DE LA CONNAISSANCE

THÉORIE DE LA CONNAISSANCE

LIVRE PREMIER

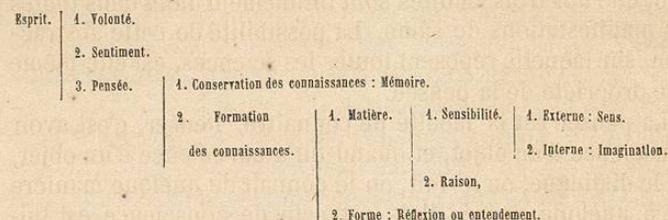
NOTION DE LA CONNAISSANCE

La psychologie enseigne que l'esprit humain possède trois facultés fondamentales, irréductibles, toujours distinctes les unes des autres, jamais séparées dans la vie : la pensée ou l'intelligence, le sentiment et la volonté. Deux de ces facultés, le sentiment et la volonté, sont étrangères à la logique, non pas que nous puissions penser sans faire acte de volonté ni sans éprouver quelque émotion, mais la pensée a ses propres lois et ne doit pas être détournée de son but par l'influence des autres facultés de l'âme. La science n'est pas une affaire de sentiment et ne se conforme pas à nos désirs : nous devons voir les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'elles nous plaisent ou telles que nous les voudrions. Le sentiment et la volonté peuvent soutenir, fortifier, échauffer la pensée, mais ne doivent pas peser sur elle, ni l'égarer. L'intelligence seule a pour mission d'acquérir la vérité et la certitude. C'est donc l'intelligence que nous devons étudier

à part dans la logique, en la mettant à l'abri des suggestions du cœur et des caprices de la volonté, sans oublier cependant que nos trois facultés sont intimement unies dans toutes les manifestations de l'âme. La possibilité de cette abstraction, sur laquelle reposent toutes les sciences, est elle-même une propriété de la pensée.

La pensée est la faculté de connaître. Penser, c'est avoir conscience d'un objet, et quand on a conscience d'un objet, on le distingue, on le voit, on le connaît de quelque manière ou à quelque degré. Mais cet acte de conscience est lui-même multiple : tantôt il s'agit d'un fait antérieur que nous voulons nous rappeler, tantôt il s'agit d'un fait présent ou d'un principe que nous abordons pour la première fois. Dans le premier cas, la pensée se manifeste comme mémoire; dans le second, comme imagination, comme réflexion ou comme raison. La mémoire n'est pas, à proprement parler, une faculté de connaître, mais de reconnaître ce qu'on a su déjà; sa fonction est de conserver les connaissances acquises et non d'acquiescer des connaissances nouvelles : c'est en quoi elle s'oppose aux autres applications de la pensée. L'imagination et les sens s'opposent à leur tour à la raison, comme le fait au principe ou l'image à l'idée : la sensibilité et la raison sont les organes réceptifs de l'esprit qui nous fournissent la matière de nos connaissances; mais l'une nous met en rapport avec des objets individuels, complètement déterminés dans le temps ou dans l'espace, dont elle nous donne une représentation, une intuition sensible, tandis que l'autre nous ouvre le monde supérieur des lois, des causes, des principes universels et nécessaires, dont elle nous procure une intuition intellectuelle. L'imagination et la raison s'opposent enfin à la réflexion ou à l'entendement, comme la réceptivité à la spontanéité ou comme la matière à la forme de la connaissance, d'après le témoignage de Kant. L'entendement est la pensée active, attentive, personnelle, qui dirige son activité sur les données des sens et de la raison, qui les interprète, les juge, les analyse pour en tirer des connaissances. Tel est le système des facultés intellectuelles de l'esprit qui résulte de l'étude psychologique de la

pensée et qui nous guidera dans la théorie de la connaissance (1).



La pensée, comme le sentiment et la volonté, est à la fois faculté, activité, force et tendance. Comme faculté, elle peut connaître, elle est la source de toutes nos connaissances possibles; comme activité, elle connaît, elle est la cause de nos connaissances réelles, présentes ou passées; comme force, elle augmente ou diminue le nombre de nos connaissances, elle étend ou restreint l'horizon de l'intelligence, elle rend nos perceptions plus vives ou plus lentes, plus pénétrantes ou plus confuses, plus riches ou plus incomplètes; comme tendance enfin, elle marque nos préférences individuelles, elle nous incline vers certains ordres de vérités, elle caractérise nos dispositions ou nos aptitudes pour telle ou telle partie dans le vaste domaine des sciences.

La pensée est à la connaissance comme la cause est à l'effet. Toutes nos connaissances acquises sont produites par l'activité intellectuelle, et nos connaissances futures ne peuvent se réaliser que par la même énergie. Mais en considérant la pensée comme cause de la connaissance, il ne faut pas faire abstraction de l'esprit. Les facultés de l'âme ne sont pas des êtres qui aient une existence indépendante du moi; elles ne sont que des propriétés ou des points de vue distincts d'une seule et même substance. C'est l'esprit même qui est cause de tous les actes spirituels, par conséquent

(1) *Psychologie*, la science de l'âme dans les limites de l'observation. Bruxelles, 1862.

aussi des actes de connaissance. Seulement, en tant qu'il connaît, l'esprit s'appelle pensée. En disant que la connaissance est un effet ou un produit de la pensée, nous voulons donc laisser entendre que nos connaissances tirent leur origine de l'esprit considéré, non comme être affectif ou volontaire, mais comme être intelligent, comme chose pensante, selon l'expression de Descartes.

Cela posé, qu'est-ce que la connaissance? Est-ce une substance ou une propriété; en d'autres termes, est-ce un être doué d'une existence propre ou quelque qualité d'un être? Les Grecs auraient pu répondre: c'est une divinité, c'est Minerve ou Apollon; mais le règne des hypostases est passé, la connaissance n'est plus qu'une propriété, une propriété de l'esprit. Est-elle une propriété simple qui ne suppose qu'un seul terme, comme l'unité, la forme, l'existence, ou une propriété relative, qui exprime un rapport entre deux choses, comme la cause ou la condition? Elle est une propriété relative, car elle contient une antithèse. Pour qu'il y ait connaissance, il faut deux choses, l'une qui connaît, l'autre qui est connue, il faut un être intelligent et un objet intelligible. La connaissance est donc une propriété de l'esprit, considéré dans ses rapports avec les choses. Cette définition n'exclut pas la connaissance de soi-même, car le mot « chose » embrasse tous les objets possibles, sans en excepter le moi. En vertu de la conscience et du sentiment qu'il a de lui-même, en vertu de sa personnalité, l'esprit a des rapports internes avec sa propre essence, comme il a des rapports externes avec les choses étrangères. Il existe, il agit, il a des droits et des devoirs pour lui-même et devient ainsi l'objet de sa propre pensée.

La connaissance a donc un triple contenu: deux termes et un rapport. Les deux termes s'appellent le *sujet* et l'*objet* de la connaissance. La connaissance exprime proprement le rapport entre ce qui connaît, comme sujet, et ce qui est connu, comme objet. Le rapport suppose à la fois la distinction et l'union des deux termes. Ils sont distincts et opposés l'un à l'autre, puisqu'ils sont deux: ce qui connaît n'est pas identique à ce qui est connu, l'esprit n'est pas successive-

ment tous les objets auxquels il pense. Il est bien possible que les lois de la pensée soient les mêmes que les lois de la réalité, mais cela ne signifie pas, à coup sûr, que l'intelligence soit la même chose que les substances ou les propriétés de toutes sortes dont elle s'occupe. Ce n'est pas en ce sens qu'on peut justifier la proposition de quelques philosophes anciens: le même ne peut être connu que par le même. Mais si la pensée et la réalité restent distinctes dans la connaissance, elles sont aussi unies. La connaissance témoigne d'un phénomène remarquable, c'est que le monde subjectif de la pensée et le monde objectif des choses ne sont pas séparés par quelque barrière, ne demeurent pas étrangers l'un à l'autre, mais se pénètrent mutuellement. Quelle que puisse être la cause de ce fait, il faut bien l'admettre.

Dans la connaissance, l'objet passe en nous, se donne à l'esprit, sans changer de nature ni de position, et devient présent à la conscience. Qui dit rapport, dit union; dans la connaissance, l'union s'établit entre le sujet qui pense et l'objet qui est pensé. Il y a là quelque reflet des rapports que l'anthropologie constate entre l'âme et corps, choses profondément distinctes et cependant intimement unies. Quelque étrange que le fait paraisse, quelque difficile qu'en soit l'explication, si l'on remonte à la raison des choses, l'esprit et la matière, quoi qu'en disent Malebranche et Leibnitz, ne sont pas isolés dans l'homme, mais s'influencent et se modifient réciproquement. Une union du même genre s'opère dans la connaissance: l'esprit a conscience de l'objet comme il a conscience de lui-même, et si l'on appelle *intime* le rapport d'un être avec lui-même, quand il a la conscience et le sentiment de soi, on peut dire que le sujet et l'objet de la pensée sont intimement unis dans le moi. Il se peut qu'il y ait un intermédiaire entre l'intelligence et le monde extérieur, que les corps passent par le canal des sens et affectent nos nerfs pour pénétrer jusqu'à l'esprit; mais le résultat reste le même: du moment qu'ils sont connus, les objets du dehors existent en nous, dans notre imagination, tels qu'ils nous apparaissent dans l'espace, et se représentent à la pensée aussi souvent et aussitôt que nous le voulons; nous en avons conscience

alors comme de nous-mêmes, de quelque manière que nous les ayons découverts.

Pour déterminer cette notion de la connaissance, il faut l'analyser dans les trois éléments qu'elle contient, comme sujet, comme objet et comme rapport.

CHAPITRE PREMIER

LE SUJET DE LA CONNAISSANCE

Le sujet de la connaissance est la pensée, c'est à dire l'esprit comme être intelligent. Intelligence et pensée sont synonymes pour nous. Et comme l'esprit est *un* et que son intelligence est *une*, le sujet de la connaissance est toujours le même pour chacun. Les objets de la pensée peuvent varier à l'infini, le sujet ne varie pas. Quelque multiples que soient nos connaissances, elles sont toujours *nos* connaissances, c'est à dire les manifestations d'une seule et même substance individuelle. Tout l'ensemble des choses peut ainsi se refléter dans chaque intelligence, chaque moi est un miroir du monde. Nous voyons là de nouveau une image de la nature humaine. L'anthropologie enseigne que l'homme est un résumé de la création entière, que toutes les forces du monde physique et du monde spirituel s'équilibrent dans l'humanité et s'y montrent à leur plus haute puissance. La partie est semblable au tout. La pensée des êtres raisonnables reproduit, ce semble, l'organisation universelle, ou devient, comme le disait Leibnitz de ses monades, représentative de l'univers entier.

Le sujet de la connaissance est le moi. C'est du moi que procèdent toutes nos pensées; c'est au moi qu'elles appartiennent et se rapportent comme phénomènes; c'est dans le moi qu'elles demeurent et se groupent en un tout. Quelque

multiples que soient nos connaissances, elles se réunissent en unité dans l'unité de la conscience. Il semble donc que le moi ait une conscience perpétuelle et irrécusable de lui-même. En effet, le moi s'affirme dans toutes ses affirmations particulières; la pensée *moi* ne quitte pas le champ de l'intelligence, à quelque objet que l'on pense, qu'on le sache ou qu'on l'ignore. Quand on parle du monde extérieur, on le met en face du moi et l'on saisit à la fois les deux termes, car le monde n'est extérieur que par rapport au moi. Lorsqu'on songe à ses semblables, on se replie sur soi-même, car c'est au moi que les autres hommes sont semblables. Aussitôt qu'on découvre la pensée, l'activité ou la liberté par l'analyse psychologique, on les attribue comme qualités au moi, et chacun dira : *ma* pensée, *mon* activité, *ma* liberté. La pensée *moi* est donc sous toutes nos autres pensées; celles-ci la présupposent et la complètent, elle-même n'en présuppose aucune et les accompagne toutes. C'est pourquoi la pensée *moi* est le fait primitif de la conscience et le point de départ de la science (1).

La pensée *moi* est une simple notion, qui affirme le moi, sans rien affirmer du moi. Elle ne peut donc pas s'exprimer sous forme de jugement, car le jugement exige deux termes. La première proposition qui, dans l'ordre logique, succède à l'intuition de soi-même est celle-ci : *je pense*; la seconde est *je connais*. Au point initial, le moi est encore indéterminé; maintenant il se détermine successivement et se reconnaît dans la conscience comme une chose qui pense et qui sait. Quelle est la valeur de ces deux jugements? Souvent on les prend comme synonymes, et cette équivalence est fondée sur ce qu'on ne saurait pas penser sans un objet, et qu'il y a connaissance, dès qu'il y a un sujet, un objet et un rapport. Penser à Dieu, c'est le connaître à quelque degré, c'est le distinguer de ce qui n'est pas lui. On ne pense pas à vide, quoiqu'on dise parfois, pour arrêter une indistrétion : Je ne pensais à rien. Celui qui veut bien s'observer trouvera que sa pensée a toujours un objet, futile ou grave, chimé-

(1) *La Science de l'âme dans les limites de l'observation*, 1^{re} partie chap. II.